



“J’ai dessiné un ange gardien
et les derniers jours
où nous nous sommes assis
et avons prié,
j’ai déjà dit au revoir à la vie...”

De Marioupol à la Bretagne

Le journal de Maria, 20 ans



Maria présente le cahier où elle relate chaque jour sa vie. Avec sa mère Nina et son fiancé Kirill.

Maria a 20 ans.

Elle habite Marioupol, au sud-est de l'Ukraine, quand subitement, le 24 février 2022 dans la nuit, la Russie déclenche une guerre totale à son pays.

Avec sa famille, elle va se retrouver plongée en l'enfer.

Cette jeune fille vivait comme beaucoup de jeunes français d'aujourd'hui.

Assidue à son journal intime, elle décide de confier à son cahier ce qu'elle vit, jour après jour.

En arrivant en France, un mois plus tard, elle a voulu partager son récit.

Maria et sa famille

La famille Révina est composée de 6 personnes.

Le père, Sergueï, 47 ans, est ingénieur dans l'entretien et la réparation des bâtiments. Sa femme, Nina, 43 ans, a travaillé à l'usine métallurgique de Marioupol, puis dans la circulation des trains.

Leur fille aînée, Maria, 20 ans, vivait depuis 3 ans avec son fiancé. Étudiante en psychologie, elle devait passer bientôt son diplôme et avait lancé sa propre activité d'onglerie afin de payer ses études. Créative (écriture, dessin) et sportive (danse, gym), elle devait se fiancer le 8 mars avec Kirill, 19 ans. Étudiant en électrotechnique et électromécanique, passionné de football, il travaillait dans un bureau de tabac dans l'espoir de s'acheter une voiture.

Il y a aussi les 2 fils, Tymofii, 14 ans et Yvan (ou Vanya), 12 ans. Et le chat de Maria : Kokos !

Dans cette région d'Ukraine, la population parle majoritairement russe. Ce texte a donc été écrit en russe puis traduit en français. Même s'ils n'habitent pas dans le Donbass, région toute proche et théâtre d'une guerre permanente depuis 2014, une partie des habitants sont pro-russes.

La famille Revina est arrivée en France dans un car affrété par l'association La Diaconie Brétilienne, à l'initiative du diocèse de Rennes. Elle a été accueillie dans une dépendance aménagée, appartenant à une famille vivant à Breteil, à l'ouest de Rennes.



La famille Revina à Bréteil, en Ille-et-Vilaine, quelques jours après leur arrivée en France. Avril 2022

J'ai repoussé chaque jour l'idée d'écrire sur l'horreur qui se déroule en ce moment.

Le 22 février, mon petit ami Kirill est venu passer la nuit chez moi, nous avons fait les courses, j'ai fait cuire des pommes de terre et de la viande au four, j'ai bu une canette d'alcool léger, et rien ne présageait de catastrophe. Tout était parfait, je venais d'aménager mon appartement, j'ai investi beaucoup d'argent dans le confort (tableaux, figurines, etc.), tout pour l'intérieur. J'ai normalisé mon alimentation, je me suis mise au fitness, j'ai commencé à travailler sur moi-même. J'ai prévu de commander un tas de nouvelles choses pour l'été, j'ai même choisi quoi exactement. Ma vie était parfaite.

Nous avons mangé à midi et nous nous sommes couchés vers 2 heures du matin. À trois heures du matin, l'ami de Kirill, qui est dans l'armée, a appelé, effrayé, et a dit qu'il y avait une sorte de chose étrange. Nous n'avons rien compris, et une heure plus tard, nous nous sommes réveillés avec des explosions. Au matin, nous avons réalisé qu'une guerre avait commencé.

Kirill et moi sommes restés chez moi pendant trois jours, dans la maison la plus extérieure, devant l'entrée de l'est (la périphérie de la ville). C'était effrayant à chaque explosion. Nous étions assis dans la salle de bain, craignant à chaque fois qu'un obus passe par notre fenêtre. Trois jours plus tard, mes parents ont décidé de se rendre chez ma grand-mère, près du Canon (*monument en hommage à la Seconde Guerre Mondiale*), sur le boulevard Komsomolsk. Nous y sommes allés, tous ensemble. Le premier quartier à être bombardé était celui de l'est, puis il y a eu des explosions à l'école, à l'internat, dans quelques maisons. Mais on espérait quand même ne pas se retrouver dans un tel trou à rats dans 20 jours.

Le lendemain, nous sommes rentrés à la maison pour ramasser d'autres objets de valeur, car le premier jour où la guerre a commencé, mes parents avaient un char juste devant leur porte et un tas de nos militaires se promenaient. Ma mère leur offrait des gâteaux faits maison. Lorsque nous sommes venus chercher nos affaires, il s'est avéré qu'ils s'étaient installés dans notre appartement : ils avaient défoncé la serrure et ils étaient entrés. Ils n'avaient rien touché; Nous avons compris toute la situation, mais nous étions sous le choc à ce moment-là. Il y avait une chaise de notre appartement sur les escaliers, nos mugs. Nous sommes entrés dans l'appartement, et il y avait des soldats qui portaient déjà nos pantoufles. Nous avons sorti tout le matériel, les outils de mon père (il y en avait pour des sommes énormes), en cas de pillage, ou pire, si un obus tombait. Nous avons un cadavre gisant dans notre cour, selon les militaires, il s'était jeté d'une fenêtre. L'ambulance est venue et a dit qu'il n'y avait nulle part où l'emmener. Il était déjà clair pour nous que tout le monde à Marioupol nous abandonnait, il n'y avait pas d'autorités, tous ceux qui savaient quelle serait la situation étaient partis avant que tout cela ne commence.

Les parents de Kirill sont à Lapino, près de la mer. Il n'y a presque pas de communication, ils passent tout leur temps au sous-sol et ils m'appellent de temps en temps, mais je suis toujours inquiète. Les militaires ont tout barricadé là aussi. On entend des tirs de mitrailleuses, des explosions tout le temps. Le premier obus a touché l'école 48 après Vostochniy, puis le champ près du pensionnat d'Azovstalskiy, le parking en face de Lapino derrière l'école 48, les fenêtres de la moitié des maisons ont été soufflées. Aujourd'hui, un obus a atterri vers Leningradsky, marché ensoleillé où se trouve une

pharmacie ouverte 24 heures sur 24, en face du Triumph, dans un nouveau café. Ce qui va se passer ensuite, personne ne le sait. Tout le long de la rive gauche et de la rive orientale, il n'y a pas de lumière, d'eau, de chauffage, de communications. Presque toutes les épiceries ont déjà été fermées, les dernières sont épuisées, rien de nouveau ne sera apporté, l'infrastructure de la ville s'arrête. Presque toutes les pharmacies sont fermées, et tous ceux qui avaient leur propre affaire sont partis tout de suite. Il n'y a plus d'argent dans les distributeurs automatiques, il est impossible d'obtenir de l'argent liquide, les terminaux ne fonctionnent pas. Nous sommes sous le choc de ce qui se passe.

Dans toutes les villes, beaucoup de gens sont réfugiés dans des abris anti-bombes et des bébés y naissent même. Jamais de ma vie je n'aurais pensé que je serais un jour dans une situation aussi désespérée.

Notre Sartana (un village près de Marioupol) a été complètement bombardé, Volnovakha (un village) a été rasé, c'est une catastrophe humanitaire. Les gens se sont retrouvés sans abri, sans nourriture et sans eau. Hier, un bus a été envoyé sur place pour secourir les citoyens, mais en chemin, il a été touché par les balles des occupants.

Le 28, je me suis rendue sur le lieu de travail de ma mère à Azovstal. Les travailleurs étaient autorisés à y aller avec leurs enfants pour au moins se rendre au travail, mais beaucoup refusaient tout simplement de sortir dans une telle situation. Sur les 20 000 travailleurs en temps de paix, 100 au maximum sont venus. Les patrons sont partis et leur ont dit de chercher des gens pour travailler, de s'en occuper eux-mêmes. L'usine fonctionnait grâce aux plus dévoués et aux plus courageux. Hier, sur 50 locomotives diesel en état de marche, il n'y en avait plus qu'une, avec laquelle on ne pouvait rien faire. Le pont de Volnovakha a explosé, il n'y a donc plus de possibilité de livraison ni d'expédition. Ma mère s'occupait juste de d'éviter tous les engins explosifs sur le chemin.

L'usine travaillait dans l'obscurité totale. Même les locomotives n'avaient pas de feux allumés. Nous étions assis dans le bureau sans lumière. Ce furent les derniers jours de l'usine, puis elle s'est arrêtée. Je n'aurais jamais pensé que c'était possible. Après deux jours, les portes guérites ont été fermées. Les militaires ont tout occupé et ont fait entrer des machines.

Je ne pensais pas qu'il pouvait y avoir des gens dans notre pays qui se révéleraient pro-russes dans une telle situation. Le deuxième jour de la guerre, papa a voulu ouvrir le sous-sol - qui était vraiment fermé - en cas d'urgence,

La présidente a déclaré : "Pourquoi as-tu besoin du sous-sol ? C'est bon, ils ne vont pas nous toucher, nous les civils, ils tirent sur les installations militaires, ils vont nous libérer, et tout ira bien. Et je me suis demandé : comment quelqu'un peut être aussi naïf ?

J'ai trouvé un compte sur Telegram où environ 34 000 personnes étaient inscrites et pour de l'argent donnaient les coordonnées des militaires de l'AFU (Forces Armées de l'Ukraine), qui marquaient les maisons et les routes. J'ai vu beaucoup de personnes de mes connaissances qui étaient pro-russes dans leurs stories Instagram. L'une d'entre-elles a écrit dans ses récits qu'il était pathétique de nous regarder, qu'elle ne pouvait pas croire qu'une guerre à grande échelle se déroulait en ce moment même dans notre pays et que non seulement des soldats, mais aussi des civils, étaient tués. Naturellement, cela ne sera pas montré et toute la vérité ne sera pas racontée dans les journaux télévisés. Ces mots : "Personne ne vous a attaqué, c'est de la désinformation ! Au contraire, nous voulons vous aider, libérer les gens" Nous, les russophones, sommes harcelés par les Ukrainiens parce que nous parlons russe. Pourtant, je peux le dire, personne ne nous a jamais harcelés dans aucune ville d'Ukraine, même à l'ouest. Personne ne nous a jamais

dit un mot de travers. Nous vivions magnifiquement dans notre Mariupol, nous ne voulions aucune espèce de libération. Ces cinq dernières années, il y a eu beaucoup de choses construites, la ville s'est développée, il y avait des patinoires, des piscines, des parcs, de bonnes routes. Et maintenant, on nous a privés de tout.



Les immeubles de la rue la grand-mère de Maria, où s'est réfugiée la famille Révina.

Le 3 mars

Hier, à 5 heures du matin, 3 obus sont tombés à côté de notre immeuble. On s'est réveillé d'un coup, on s'est couché par terre et même mes parents ont rampé jusqu'à notre chambre à genoux. Nous avons vu une lueur à la fenêtre et de fortes explosions, comme si nous étions tout près, la maison et les fenêtres tremblaient. C'était des frappes dans les maisons voisines. On a eu de la chance. On a déplacé le matelas dans le couloir entre les deux chambres et on a dormi comme ça. Le chauffage, le réseau et Internet, l'eau et la lumière ont été coupés pendant la nuit. Tout s'est fait progressivement au cours de la journée. Il ne nous restait plus que le gaz. Le soir, ils ont bombardé si fort et si souvent que nous sommes descendus au sous-sol et nous nous sommes assis. On a pris des couvertures et des plaids, des tapis et des oreillers, et on a tout étalé là. La nuit suivante, nous avons dormi là. Plusieurs familles y vivaient déjà depuis le début de la guerre. Dans l'obscurité du sous-sol, on avait l'impression d'être chez soi. Mais quand les bombardements commencent, on se rappelle qu'on est en guerre. Jamais de ma vie

je n'aurais pu imaginer que nous nous retrouverions dans une situation aussi désespérée. Je ne sais pas combien de temps cela va durer, si nous aurons assez d'eau et de nourriture, et si nous survivrons tout court. Est-ce que toutes mes amis sont en vie ? On n'a plus de contact depuis deux jours.

Il neige maintenant, on a l'impression d'être dans un rêve, mais lorsqu'ils commencent à tirer, on réalise soudain où on est et ce qui se passe, que ce n'est pas un rêve et que nous sommes dans un enfer total dont il n'y a aucune issue. Nous avons essayé d'écouter la radio hier, nous n'avons rien entendu d'utile, comme d'habitude beaucoup de pertes de bâtiments et de personnes dans tout le pays, ils n'ont presque rien dit sur Mariupol. Pour une raison quelconque, ils parlaient à la radio de la façon de nous sauver et de l'endroit où nous devons nous cacher, mais à quoi bon maintenant, on savait déjà ce qu'on avait à faire dans cette situation, 10 jours depuis le début de la guerre. Certes, personne ne pensait qu'on en arriverait là, tout le monde espérait une fin positive dans un avenir proche, personne ne pensait que cela nous toucherait. Maintenant, on est là et on prie. J'ai presque pleuré hier parce que je suis là, assise dans le noir, sans nouvelles, et que je ne sais pas si la famille de mon Kirill est en vie.

Le 5 mars

Je suis totalement désespéré par toute cette situation. Le fait de réaliser que ma vie ne sera plus jamais la même me tue de l'intérieur. Je ne peux pas savoir ce qui se passera demain, si nous resterons en vie, ce qu'il en est de mes amis et de ma famille et quand je les verrai. Ce matin, ils ont dit à la radio qu'ils prévoient de négocier avec la Russie un corridor vert pour faire sortir les gens de notre ville. Nous sommes environ 200 000 et 15 000 de plus en Volnovakha.

Les bombardements ne s'arrêtent pas, personne n'autorise un couloir. Nous sommes allés à nos risques et périls rendre visite à notre oncle et sa femme, ils sont dans un abri anti-bombes dans un jardin d'enfants sur Pashkovsky. Notre rive gauche est complètement dévastée, il n'y a presque plus un seul endroit vivant, pas une maison entière. Les pillards, devant les gens, éventrent les boutiques et les étals qui restent. Il y a un désastre humanitaire dans la ville, nous avons été abandonnés. Il n'y a pas d'eau, pas de nourriture, les gens sont réfugiés dans des sous-sols, sans électricité ni gaz. Et pendant ce temps, ils se font tirer dessus de tous les côtés.



Lors d'une sortie pour trouver du ravitaillement.

Un obus est tombé sur le jardin d'enfants où se trouvaient mon oncle et sa femme et tout le rez-de-chaussée a brûlé. Tous ceux qui étaient dans l'abri n'ont rien eu. Toutes les maisons autour n'ont plus de fenêtres, beaucoup sont brûlées, il ne reste que des ruines de notre ville. Les gens courent partout sous les bombardements dans l'espoir de trouver de la nourriture. Les fils électriques des trolleybus pendent sur la route le long de la place, de nombreux poteaux sont tombés. On a compris, un jour dans notre voiture, que personne ne nous avait donné un corridor vert, mais on a décidé de tenter notre chance pour voler de l'essence.

Je peux appeler ça un jeu avec la mort, une opération spéciale avec papa. Nous sommes allés dans un endroit près du restaurant « Les mouettes », où il y avait un terrain clôturé de tous les côtés, c'était pour la construction d'un nouveau passage vers la mer en bas. Et à l'intérieur sur la zone clôturée, il y avait un tracteur. Papa l'a démonté avec les outils, pour comprendre où et comment siphonner du carburant. D'abord, nous avons rampé sous la clôture et ouvert le portail de l'intérieur, on a rentré la voiture à l'intérieur et on a refermé le portail, afin que personne ne nous voie. C'était une situation hyper stressante, parce que il y avait tout le temps des bombardements, on avait peur de ce qui pouvait nous tomber dessus. Nous avons pris quelques tubes, des réservoirs, puis mon père a trouvé un tube plus gros, à l'intérieur du tracteur. Pendant qu'un réservoir se remplissait, nous courions et versions cette essence dans le réservoir de la voiture pour mon père. En tout, nous avons rempli environ 40 litres et en avons emporté 16 dans les réservoirs. Pendant tout ce temps, où nous courions partout, ça mitraillait si fort que nous nous sommes couchés par terre sous le tracteur à plusieurs reprises. On avait les mains pleines d'essence, il faisait très froid et je frissonnais de peur et de froid, je ne sentais plus mes mains. Bref, avec l'aide de Dieu, nous avons tout fait et sommes rentrés à la maison.

Où va-t-on aller, et quand ? On n'en a aucune idée. Ma vie, et la vie de tous les habitants de Mariupol est ruinée, nos vies ne seront probablement plus jamais les mêmes. Comme j'aimerais pouvoir retourner en arrière. C'est très dur pour moi moralement en ce moment parce que je ne sais pas ce qui va se passer ensuite. Je veux que ça se termine, le plus vite possible, je veux qu'on gagne et je veux rester en Ukraine. Je veux que nous restions tous en vie, qu'on reconstruise un nouveau Mariupol grâce à

l'aide d'autres pays, qui nous aident maintenant aussi avec des armes, etc. Je rêve tellement de paix et de tranquillité. Hier, j'ai rêvé que la connexion était rétablie et que je parlais à ma tante au téléphone et que j'écrivais à mon ami que tout allait bien et que nous étions en vie. Aujourd'hui, j'ai rêvé que j'étais allongée dans ma baignoire dans de l'eau chaude et que me frictionnais avec mon gant de massage. Tout ça, c'était avant, on n'y faisait même pas attention, et maintenant ce ne sont plus que des souvenirs.



Le 6 mars

Personne ne nous a donné un corridor vert. Aujourd'hui, c'est une journée ensoleillée, il y a eu de nombreux tirs le soir, la nuit et le matin, maintenant c'est plus calme et plus tranquille à l'heure du déjeuner. Le gaz a été coupé le matin, les gens sont dehors, ramassent du bois, font des feux pour la cuisine, survivent du mieux qu'ils peuvent.

Papa et maman ont cherché du bois de chauffage toute la matinée, ils ont trouvé une vieille casserole qui fuyait, ils ont percé des trous dedans, et ça a fait un chaudron.

Papa y a mis du bois à brûler, il y avait une grille au-dessus et nous avons mis une casserole dessus. Nous avons bu du thé, maintenant nous faisons de la soupe. Des gens d'autres immeubles sont également sortis, s'activant, essayant de préparer de la nourriture. Beaucoup ont tout volé, non seulement dans les épiceries, mais aussi dans les matériaux de construction. Ils ont trouvé des panneaux de polystyrène pour l'isolation dans leurs sous-sols. Ils ont trouvé où obtenir de l'eau dans les puits des gens qui vivent à Lapino, près de la mer, dans leurs maisons. Peut-être que demain nous irons y chercher de l'eau. Hier, un prêtre qui habite une maison voisine a fait le tour et a béni nos maisons et nos voitures avec de l'eau bénite afin qu'elles restent intactes. Et aujourd'hui, trois obus ont atterri près de chez nous, dans une maison voisine, dans la sous-station et près du tracteur, où mon père et moi avons vidé l'essence hier. Tout ce qui se trouvait dans un rayon de 200 mètres à cet endroit-là a explosé, il ne restait absolument rien des clôtures ni de quoi que ce soit d'autre.



La cuisine collective au feu de bois dans la rue, devant l'immeuble.

Le 8 mars

J'avais oublié que c'était un jour férié aujourd'hui. Je voudrais juste que tout s'arrête pour que je puisse revoir tous mes proches. Kirill et moi fêtons aujourd'hui notre anniversaire, exactement deux ans de vie commune.

Nous nous sommes déjà adaptés à cette vie. Après les coupures de gaz, notre seul souhait c'est que cesse le vacarme des bombardements. Tout le monde fait des feux

toute la journée, il y a des gens près de chaque entrée d'immeuble. Hier, ils ont passé toute la journée à ramasser du bois de chauffage, à amener et empiler les boîtes de magasins, des palettes. Aujourd'hui, il a neigé toute la nuit et nous avons ramassé de la neige pour pouvoir tirer la chasse d'eau des toilettes ; nous avons rempli de neige une baignoire entière, des tas de seaux et de bassines. Il n'y a pratiquement pas de nouvelles politiques. La radio est constamment brouillée, surtout la radio ukrainienne. Hier, c'était le troisième cycle de négociations. Le deuxième tour, le 2 avril, ils avaient essayé d'obtenir la confirmation d'un cessez-le-feu dans les endroits où des corridors verts étaient nécessaires pour faire sortir les gens. Peu d'endroits ont été aussi lourdement bombardés que notre ville. La ville est morte, tous les services communaux se sont écroulés, rien ne fonctionne, tout le monde pille et vole, l'anarchie est totale, chacun survit comme il peut, comme dans les films d'apocalypse.

Nous sommes sortis en voiture aujourd'hui avec mes parents pour chercher de quoi vivre. Nous sommes d'abord allés sur la place et nous nous sommes arrêtés devant un magasin de vêtements. Les gens emportaient tout ce qu'ils voyaient. Vêtements, literie, couvertures. Ma mère et moi avons couru chercher des paquets de literie, des peignoirs, et j'ai trouvé des pantoufles. Puis nous avons descendu la rue Taganrog, où se trouvait le trampark, le long des rails du tram. Un entrepôt alimentaire, d'où tout est habituellement livré aux épiceries, a été bombardé. Nous croisons plein de gens,, certains à pied, d'autres en voiture. Nous avons d'abord trouvé l'entrepôt de farine avec ma mère, nous avons pris un sac entier, puis un tas de boîtes d'huile de tournesol, des seaux entiers de mayonnaise, des boîtes de condiments, des bocaux de pois, d'oseille, de concentré de tomates, des boîtes de thés, de café, de ketchups, de sauces, toute une montagne de paquets de sel et des pots d'eau dans le département automobile. J'ai ensuite trouvé un entrepôt où nous avons obtenu un sac entier de cacahuètes et de haricots. Bref, nous avons rempli la voiture de tout ce que nous avons pu voir et prendre.

Après cela, nous sommes allés chez une autre mamie. Mon père lui a pris certains outils. A cette époque, les maisons voisines avaient déjà été bombardées. Nous avons décidé de prendre le risque et d'aller chez nous en voiture, de voir ce qu'il y avait encore à prendre. Nos maisons n'ont pas été touchées, mais celles des alentours ont été très endommagées. Les deux tours et nos propres maisons. Quelque chose d'énorme est tombé sur le numéro 75, a brûlé la moitié de la maison, c'est tout noir. On est entrés dans le garage, ils ont commencé à tirer plus fort. Nous sommes arrivés chez mes parents. Les militaires s'y étaient déjà installés. Ils nous ont offert des bonbons, des chips, des boissons, toutes sortes de sucreries. Papa a pris plein de confiture dans la cave pour la manger avec du thé et des beignets au lieu du pain. Ma mère et moi avons pris trois bouteilles de vin que mon père a préparées. Avec du vin le soir, au moins, on se sent mieux et ça aide mentalement. Car dans une telle situation, il est très difficile de ne pas perdre courage.

C'était un 8 mars stressant, une tonne de souvenirs et maintenant l'essentiel est de survivre. Il y a suffisamment de réserves pour nous permettre de tenir longtemps.



Le 10 mars

La journée n'a pas été exempte d'aventures. J'ai décidé d'aller avec mes parents au puits de Lyapino, à la mer, pour chercher de l'eau. Nous sommes descendus dans l'herbe et la boue, toutes mes chaussures étaient couvertes de merde, mais c'était la moitié du problème. Pendant que nous descendions, environ trois avions nous ont survolés, des feux de signalisation étaient allumés, comme un avertissement. Et quand nous sommes descendus, nous nous sommes mis dans la queue, il y avait plus de vingt personnes à coup sûr. Et puis ils ont commencé à tirer avec des mitraillettes quelque part à proximité. On a eu peur, on s'est tous mis à terre, on a jeté les bouteilles par terre. Juste à l'extérieur de la porte, à environ un mètre, des militaires russes ont commencé à courir, une vingtaine de personnes tout autour, quelqu'un a lancé une grenade qui a explosé quelque part près de nous. Il n'y a pas de mots pour décrire la peur qui nous a envahis à ce moment-là. Nos Ukrainiens étaient quelque part au loin et ils criaient : "Tenez le secteur". Les Russes étaient tous battus, meurtris, blessés, comme s'ils avaient reçu des coups de pied. Nous étions sous le choc, car il y avait des combats juste à côté de nous.

Quand mon père est sorti, il y avait un soldat russe qui se tenait là. Voici leur conversation :

Papa : "Tu crois qu'on devrait s'enfuir ou rester ici ?"

Soldat : "Je n'en sais rien moi-même, pour être honnête. Tu viens d'où ?"

Papa : "D'en haut"

Soldat : "Frère, je suis Belarussien"

Alors, sans prendre d'eau, nous sommes vite repartis en courant, tant que c'était encore possible. Les soldats russes essayaient de monter là-haut, depuis Lyapino.

Alors que nous faisons la queue, un homme a commencé à dire que tous les patriotes qui sont pour l'Ukraine sont des nationalistes et des fascistes. Je ne comprends pas pourquoi certaines personnes pensent de cette manière et pourquoi elles sont restées à Mariupol, en Ukraine, si elles pensent ça.

Nous sommes devenus amis ici avec tout l'immeuble. Tout le monde s'entraide, nous donnons du sel, nous recevons de la viande, les mamies nous donnent des cœurs de poulet ou du foie, ma mère les régale avec des crêpes et ainsi de suite. Il y a deux familles ici. La première était au sous-sol : il y avait quelques grands-mères, un petit enfant, des jeunes mariés. Et une deuxième famille de notre étage ou du rez-de-chaussée. Vanya, mon frère, a rencontré un garçon, il a aussi 12 ans, un garçon très sociable et brillant. Quand on est arrivés avec la voiture pleine, avant-hier de nourriture et d'eau de l'entrepôt, des hommes et un enfant nous ont aidé à tout ramener de la voiture. En général, tout le monde s'entraide de toutes les manières possibles, nous venons aussi de donner de l'huile de tournesol à quelqu'un. Au rez-de-chaussée, on a apporté à deux familles de l'huile, des pois verts, des condiments, des sauces type ketchup et de concentré de tomates. Je ne sais pas combien de temps tout cela va durer, mais il y a assez de nourriture pour un long moment. Le soir, je ne brûle pas d'envie d'aller chercher de l'eau à ce puits là-bas. Des voisins de l'immeuble ont dit à mon père qu'ils ont vu environ 40 soldats russes qui ont fait irruption dans la ville et maintenant nos soldats ukrainiens les rattrapent, ils se promènent avec des mitraillettes et organisent des fusillades juste devant les maisons. C'est dangereux de sortir.

Maintenant, j'ai beaucoup de temps pour penser et rêver à mon avenir, mais vraiment je ne sais pas ce qu'il sera, si nous resterons dans la ville, si notre ville, ça sera encore l'Ukraine et si la guerre se terminera bientôt, si nous resterons en vie et comment nous vivrons quand ce sera fini. Quoi qu'il en soit, il est clair qu'il n'y a nulle part où aller avec nos grands-mères handicapées, surtout qu'ici nous avons notre propre abri et notre propre nourriture, et là-bas, par exemple à Zaporozhye, s'ils nous donnent le feu vert, ils nous mettront dans un abri anti-bombes et nous resterons coincés là-bas, on ne sait pas trop comment on vivra ni à quoi s'attendre. Il est clair qu'il y a des combats dans tout le pays et même si la Russie accorde les corridors verts, ils peuvent parfaitement leur tirer dessus et après, dire aux informations que ce sont les fascistes ukrainiens qui ont tiré sur le convoi de civils qui essayaient de se rendre dans un endroit plus ou moins sûr.

Hier, les nouvelles ont annoncé qu'une maternité et un jardin d'enfants de notre ville avaient été bombardés. Zelensky a demandé à Poutine : "S'agit-il d'installations militaires ? Y avait-il des nazis là-bas ?" Une quinzaine de nouveau-nés ont été tués, sans compter d'autres personnes qui se trouvaient là à ce moment-là.

Le 11 mars

Aujourd'hui, à 9 heures, nous sommes allés de nouveau chercher de l'eau au puits de Lapino. Il neigeait, il faisait froid, on tirait, les balles volaient, on entendait des sifflements partout, c'était effrayant de marcher mais il fallait bien le faire car sinon on n'allait pas survivre. Nous passons devant des équipements militaires, il y avait un énorme rouleau compresseur, de deux mètres de haut. Ils jetaient des bombes et toutes sortes de munitions, tiraient avec des fusils automatiques. Nous avons vu des tireurs d'élite se cacher sur les toits des maisons. Une femme a déclaré que des soldats russes s'étaient déjà installés dans leur maison et qu'ils étaient montés en haut. C'est pourquoi il y a des combats de rue toute la journée aujourd'hui près de chez nous. Les drones et les hélicoptères volent en permanence, et les mines explosent si fort et si près que l'immeuble est secoué, les fenêtres tremblent, et toi, tu restes immobile et tu tressailles à chaque explosion.

Le 12 mars

À quatre heures et demie du matin, nous avons été réveillés par un morceau de shrapnel provenant d'un obus qui avait explosé quelque part dans la cour à côté de la maison, et la vitre de cette pièce qui était assez loin de nous et fermée s'était brisée. Les voisins ont dit que leurs fenêtres ont également été touchées, et l'une des grands-mères a vu toutes les fenêtres de son balcon voler en éclat. C'est vraiment effrayant de dormir, parce qu'il y a des combats et des bombardements dans la maison. Un obus a atterri chez nous depuis Lyapino.

La nuit, j'ai rêvé de ma cousine : il y avait du réseau et on pouvait se parler au téléphone. J'essaie de m'accrocher et de ne pas m'attarder sur ce qui se passe maintenant pour ne pas perdre courage, mais à certains moments, je deviens très triste parce tu veux juste que tout soit bientôt terminé, qu'on soit tous restés en vie et qu'on puisse vivre comme avant, en Ukraine, à Mariupol.

Il y a une demi-heure, nous prenions le petit-déjeuner et n'avons pas remarqué que Kokos (mon chat) était sorti, nous avons commencé à le chercher. Nulle part dans l'appartement, je suis allée dans l'escalier, j'ai fait le tour de tous les étages, je suis sortie dans la rue, mon chat n'était nulle part. Je suis sortie à nouveau, j'ai entendu des cris lointains quelque part, c'était déchirant, miaou miaou... Des gars et une femme fumaient au deuxième étage, ils disaient que le chat de quelqu'un s'était enfui au cinquième étage, alors je suis remontée. J'ai entendu Kokos crier dans l'appartement de quelqu'un. Un homme de l'appartement voisin est venu et m'a dit que c'était l'appartement de la grand-mère Masha, il l'a appelée et elle a dit : "Je rentrais à la maison et il y a eu un grand bruit alors le chat s'est engouffré dans l'appartement et je n'ai même pas remarqué ». Je l'ai emmené, il était effrayé, assommé, il s'enfuit toujours si la porte est ouverte dehors, mais peut-être qu'après cette histoire, il ne s'enfuira plus.

Ma grand-mère, du côté de mon père, est très dérangée. Elle dort toute la journée et la nuit elle marche dans la maison, toutes les 5-10 minutes elle appelle quelqu'un pour aller aux toilettes. Pendant la journée, elle ne comprend pas non plus où aller aux toilettes. Son cerveau ne fonctionne pas, elle ne comprend pas la situation que nous vivons maintenant. Elle ne comprend pas que nous ne pouvons plus allumer la lumière, que sans chauffage et sans gaz nous faisons cuire la nourriture sur un feu, et allons chercher de l'eau, Dieu sait où, sous les bombardements, en risquant nos vies.

Plus d'un demi-mois de guerre s'est écoulé et la situation ne s'est pas éclaircie. Tout le monde essaie de prendre notre ville et notre peuple la défend du mieux qu'il peut. Poutine, quant à lui, menace de terrorisme nucléaire qui touchera toute l'Europe.

Je suis dans l'abri, en train d'écrire pendant les bombardements, et à des moments, cela devient vraiment terrifiant quand un obus arrive si près que ça fait trembler toute la maison. Maintenant, vous pouvez déjà distinguer les balles, quand les nôtres tirent, quand ils viennent vers nous, et à quelle distance se trouvent les combats.

Ça fait vraiment peur de sortir maintenant, car avant ils tiraient plus loin, mais maintenant les militaires nous défendent littéralement à 500 m et détectent les saboteurs. Il est difficile de s'habituer à une telle vie, chaque jour c'est comme si c'était le dernier, mais pourtant on continue à croire tout cela sera bientôt terminé et que tout ira bien.

Le 14 mars

Hier, il y avait dans la cour voisine un BTR, un transporteur blindé ou un char. Il y a eu des tirs toute la journée, tout près, la maison tremblait, alors on est restés toute la journée au sous-sol. Il y faisait plus chaud que dans l'appartement, où il y avait de la vapeur qui sortait de nos bouches. Il n'y a presque pas de fenêtres, il fait -10 degrés à l'extérieur, et dans l'appartement il ne fait pas plus de 4 degrés. C'est impossible d'y rester.

Ce matin, on nous a prévenus de ne plus aller chercher de l'eau au puits, car des tireurs d'élite russes ont abattu trois civils qui allaient chercher de l'eau. Deux d'entre eux étaient une jeune fille de 16 ans et son petit ami, et elle a dit alors qu'elle était en train de mourir : "Je ne veux pas mourir". C'était une situation terrible, je ne peux pas imaginer comment cela aurait été pour nous. Et maintenant cette femme est juste étendue là, son corps est recouvert, mais évidemment personne ne viendra la chercher, parce qu'aucun service ne fonctionne depuis le début de la guerre.

Il y a une possibilité de sortir de la ville. Hier, ils ont ouvert le corridor vert aux voitures privées. Environ 4 000 voitures ont quitté la ville et 7 000 sont en attente. Les bombardements n'ont pas cessé, mais ils sont moins nombreux. Avant-hier soir, alors que nous dormions au sous-sol, ils ont détruit environ 150 occupants et équipements russes juste à côté de nous. Maintenant les avions ont commencé à voler fréquemment et à lâcher des bombes, probablement sur Azovstal. Assise dans l'appartement, je peux voir une lueur à la fenêtre. Il est fort probable que des soldats russes montent depuis Sopino, où vit la famille de Kirill. J'espère que tout va bien pour sa famille.

Personne ne va plus chercher de l'eau au puits, les gens se font tirer dessus là-bas. Plus de sept personnes ont été tuées en deux jours. Ils ne permettent tout simplement pas aux gens de survivre dans la pire situation possible. Aujourd'hui, on a écouté la radio pendant une demi-journée, en attendant la confirmation du corridor vert, mais aujourd'hui, il n'a pas été ouvert. Bien sûr, on a fait nos valises, on pourra peut-être sortir demain. Grand-mère ne veut pas venir avec nous, elle dit qu'il n'y a pas de meilleur endroit pour elle que la maison. Mais d'abord nous devons aller au centre-ville, parce que nous ne savons pas où pourraient se trouver des soldats russes, qui pourraient soit tirer, soit prendre notre voiture. Donc je ne sais pas, je suis déjà fatiguée de tout ça, tous les gens qui sont avec nous en bas sont aussi tristes et ne comprennent pas ce qu'on va faire quand il n'y aura plus d'eau. Ils ont annoncé à la radio aujourd'hui que nous sommes déjà attaqués par la mer, un navire russe est quelque part par ici. Et notre maison est très proche, juste au-dessus de la mer. C'est très effrayant. Ma vie passée me manque, ainsi que tous les rêves et les objectifs que j'avais. Je me demande quand tout cela sera terminé, si nous survivrons et comment nous continuerons à vivre. Nous avons essayé de charger le téléphone et les lanternes à partir du générateur qui fonctionne à l'essence, mais il a fonctionné pendant une heure, puis s'est arrêté. Demain, ils essaieront de le réparer.

D'un côté, je veux partir d'ici dès que possible et me retrouver quelque part où les obus ne voleront pas au-dessus de ma tête, mais d'un autre côté, je ne peux pas croire que je serai en sécurité et que je n'aie pas mes proches avec moi.

Il est peu probable que nous allions quelque part de sitôt car c'est très dangereux. Aujourd'hui, des gens sont allés chercher de l'eau dans une boulangerie industrielle près de la porte Est de l'usine Azovstal, des avions ont largué une bombe et 7 des 10 personnes ont été tuées. Tous ceux qui sortent, leurs voitures sont confisquées, même nos militaires le font d'après ce que j'ai compris. Ils en font des barricades; ils tirent dessus pour que personne ne les prenne. Certaines voitures sont utilisées pour les munitions et pour les déplacements militaires. C'est vraiment une période terrible, les gens ont peur de sortir sur le pas de la porte pour préparer à manger. Nos parents ont dit que nous ne pourrions partir que si un convoi d'aide humanitaire finit par arriver et si on nous dit concrètement que cette route particulière est libre et qu'il est possible de quitter la ville en toute sécurité ; apparemment, seuls ceux qui vivent dans le centre ont pu partir, ceux de la rive gauche sont coupés du centre. Ils disent une chose aux informations, mais en fait la situation à Marioupol est bien pire que ce que l'on pourrait imaginer.

Le 17 mars

Plusieurs voitures ont essayé de quitter la ville aujourd'hui par l'autre côté et ont été renvoyées par les militaires. Je ne sais pas quelle route est ouverte et s'il est possible d'entrer dans le centre par la rive gauche. Ils ont dit à la radio qu'une bombe aérienne avait été larguée sur le théâtre dramatique et sur Neptun, où une grande piscine venait d'être construite. Ils ont dit à la radio qu'environ 1000 personnes étaient réfugiées dans notre théâtre, et que tout le monde a été tué. Jusqu'à présent, ils n'ont pu faire sortir que 150 personnes. Ils n'ont pas dit s'ils étaient vivants ou non. Mais l'abri anti-bombe a survécu, donc ceux qui n'étaient pas au sous-sol ont été plus touchés.

Au début, Poutine avait dit qu'ils ne visaient que les installations militaires, mais maintenant ils détruisent toutes les infrastructures de notre pays, dans toutes les grandes villes.

Il fait très froid sans chauffage, c'est presque la même chose que dehors dans un appartement. Nous nous sommes adaptés. Nous chauffons l'eau de pluie et de neige que nous avons extraite il y a une semaine et nous nous chauffons avec cette eau dans des bouteilles, nous chauffons un seau sur le feu. Nous avons appris que lorsque nous entendons le bruit d'un avion, nous devons nous cacher, car les expériences d'autres personnes ont montré qu'elles ont payé de leur vie juste pour avoir de l'eau. La nuit, on a vu un grand flash par la fenêtre, quelque part dans la ville, à ce moment-là, il y a eu une explosion et en 3 secondes, une vague d'explosions nous atteint et notre balcon et nos fenêtres bougent. Chaque fois qu'il y a une explosion, les portes et les fenêtres s'ouvrent car les volets des fenêtres ont été arrachés depuis longtemps.

Hier, ils ont dit à la radio que le tribunal de La Haye venait de signer un décret pour que Poutine arrête la guerre, parce qu'ils ne voient aucune preuve qu'il va libérer quelqu'un ici. Et s'il ne le fait pas, il sera jugé par le monde entier, par l'ONU. Plus de deux cents personnes ont voté contre Poutine en Europe et il a été exclu.

Le 18 mars

À 5 heures du matin, nous nous sommes réveillés, avons fait nos bagages et avons essayé de quitter la ville. Tout est en ruine, la ville est comme dans les films, morte, éteinte, il n'y a que des ruines autour. Les routes ne sont plus que débris et décombres, beaucoup de maisons sont complètement brûlées, elles sont presque toutes détruites. On a roulé sur la pelouse, sur le trottoir, toutes les routes étaient bloquées. Nous nous sommes approchés de la porte est de l'usine Azovstal, tout était bombardé, il n'y avait plus aucun lieu de vie, nous ne pouvions pas passer à la direction de l'usine, nous sommes allés au trampoline, environ 10 voitures se sont arrêtées avec nous pour partir. Nos soldats se tenaient près du talus, la route était bloquée. On nous a dit que tout était miné ainsi que le pont, et que personne n'était autorisé à passer par la rue Ilyich, non plus. Ils nous ont dit de rentrer chez nous et de rester dans les abris anti-bombes,

personne n'était autorisé à sortir de la ville. Je ne sais vraiment pas ce qui va se passer. J'ai déjà l'impression que nous allons rester ici pour le reste de notre vie. Je ne sais pas si nous survivrons à la guerre.

Le 19 mars

Ils ont tiré toute la journée aujourd'hui. On dormait au sous-sol, à 7h du matin les voisins ont commencé à picoler juste à côté de nous. Dans l'immeuble voisin de neuf étages, nos militaires sont restés environ une semaine. Les Russes tiraient tout le temps par là. Ils tirent avec des canons, des chars, et lancent des bombes de 500-1000 kg depuis des avions. Personne ne parlera de ces bombes et ne les montrera aux actualités. En ce moment, beaucoup de maisons brûlent tout autour, beaucoup de gens sont morts, surtout ceux qui étaient dans les appartements quand un obus les a touchés. Nous avons failli être brûlés dans le sous-sol car quatre immeubles de neuf étages brûlaient en même temps et il y avait tellement de fumée à l'extérieur que c'était un véritable cauchemar.

Nous avons complètement emménagé dans le sous-sol. On a apporté un matelas, on a tout posé, j'ai fabriqué des étagères pour mettre les objets avec des tubes en fibres de verre, et on va faire les murs avec des boîtes en carton. Il fait beaucoup plus chaud ici, la température dans l'appartement ne dépasse pas les 5°, comme dehors, on gèle instantanément. Dans le sous-sol il y a des pièces, nous sommes tous les cinq d'un côté d'une pièce avec nos parents, les voisins en face. Nous avons étonnamment la maison qui a le plus survécu, tout autour est en ruine. Et nous avons les personnes les plus amicales et les plus gentilles dans notre hall d'entrée. C'est plus amusant d'être ensemble, on parle, on rit, on essaie de ne pas perdre courage. La deuxième chambre était meublée pour nos grands-mères, la mère de mon père et la grand-mère de ma mère, mon arrière-grand-mère. On a nettoyé pas mal de planches, de briques et de laine de verre, on a mis un matelas et une chaise pliante pour ma grand-mère.

On va tous vivre dans le sous-sol, c'est plus sûr là, parce qu'ils lancent de telles bombes qu'il ne reste plus rien de l'immeuble, tous les appartements sont brûlés. Nous ne sortons même plus dans la rue, il y a des combats de rue à côté de l'immeuble et on peut entendre des tirs d'armes automatiques 24 heures sur 24. C'est très effrayant. Ils ont même déplacé notre feu de bois dans le hall d'entrée, puisque de toute façon toutes les fenêtres et leurs cadres sont brisés. Dans la rue, on risque d'être touché par un éclat d'obus, et de mourir. Pendant que nous sommes au sous-sol, notre porte donnant sur le hall d'entrée reste ouverte : les voisins avaient fait bloquer la leur pour que personne ne puisse entrer, pilliers en tout genre, etc. Nous avons également fait fabriquer un verrou, mais pas de la manière suggérée par papa, et c'est pour cela qu'il s'est cassé, donc ils vont probablement penser à autre chose.

A cause de la porte ouverte, nos militaires sont venus à notre entrée, deux d'entre eux. J'ai compris qu'ils venaient de l'immeuble voisin de neuf étages, qui était en feu à cause de la bombe qui l'avait touché. Ils ont demandé à nos hommes une voiture pour rejoindre une unité à Azovstal. On leur a dit par radio que des soldats russes arrivaient avec un char et qu'ils devaient se préparer à la défense. Ils nous ont dit que ce n'était pas la peine de garder quoi que ce soit. Maintenant, il y a un blocus complet de Mariupol,

comme à Leningrad. Nous sommes dans la pire des situations ici, par rapport aux autres villes de notre pays. Cet officier militaire a dit que rien ne sera laissé intact ici, tout sera perdu, les voitures, les appartements et tout ce que nous avons de valeur. Tout sera rasé. La ville n'existera plus du tout. Il a dit : "n'attendez pas le corridor vert, ils ne vous laisseront aller nulle part, n'attendez pas l'aide humanitaire, personne ne nous aidera." Ils voulaient prendre la voiture de mon père, mais des éclats l'ont touchée par l'arrière et il n'est pas certain qu'elle fonctionne. Pour finir, ils sont partis à pied. Un homme de l'immeuble est parti pour Leninskiy, mais il a oublié son passeport et il est revenu le chercher. Il a dit qu'un poste de contrôle russe a déjà été mis en place là-bas et qu'ils vérifient le passeport pour permettre d'aller quelque part, par exemple pour chercher de l'eau. À Lyapino, on dit que c'est déjà la Russie et qu'hier, quelque chose de gros brûlait, peut-être une maison, mais j'espère que c'était loin de la famille de Kirill.

Aujourd'hui, ils ont pris le contrôle de Kherson, Melitopol, Berdyansk et toute la partie côtière de la mer. Il ne reste que Mariupol, qui est tenu par environ 3 000 de nos militaires contre 13 000 soldats russes. Les nôtres ne se rendent pas, ils résistent jusqu'au dernier, et même ceux qui nous ont demandé une voiture disent en toute confiance que nous allons gagner et que Mariupol est l'Ukraine. Il est vrai qu'il ne reste plus rien de Mariupol en vie.

Et bien sûr, nous n'avons pas oublié Kokos, nous l'avons emmené avec nous, nous l'avons nourri et il dort dans un porte-bébé. Tout le problème maintenant consistait à faire descendre les vieilles femmes dans la cave, là il faut se pencher en deux, rester encore pliée en deux et en même temps enjamber des tuyaux et enfin les amener dans la troisième pièce



Kokos, le chat de Maria.

Une femme de la maison voisine qui était en feu est venue se réfugier dans notre cave. Elle nous a raconté que ces jours-ci, plusieurs femmes âgées étaient mortes dans l'immeuble, que des personnes s'étaient pendues par désespoir, que d'autres avaient été brûlées vives dans leur appartement à cause des obus.

Et quand elle a réussi à s'échapper hors du sous-sol, la maison avait déjà brûlé et commençait à s'effondrer, toutes les dalles à partir du 9^e étage ont commencé à tomber. Les gens se sont retrouvés piégés dans le sous-sol et la femme a essayé d'atteindre une petite fille qui était encore en vie, mais la dalle était trop lourde, et elle a dû courir, avec l'angoisse que beaucoup de gens étaient en train de mourir écrasés dans les caves....

Quand tout cela sera-t-il terminé...

Le 5 mars

Depuis 1 heure du matin, ils ont commencé à larguer des bombes directement sur notre carré d'immeubles. La Russie commence à s'énerver parce que depuis environ 10 jours, les militaires ukrainiens se cachent quelque part derrière nos maisons, et qu'ils ne peuvent pas les trouver et en venir à bout ; alors ils ont décidé de tout raser. Toutes les maisons autour de nous sont parties en feu. Notre maison est la seule qui soit restée presque intacte. Sans compter que les fenêtres et les cadres ont été soufflés par l'onde de choc, les balcons se sont écroulés, toutes les portes d'entrée sont détruites, même celles en fer, dans tous les appartements.

Plus l'étage est élevé, plus c'est grave, toutes les fenêtres et les cadres ont volé dans la cage d'escalier. L'appartement était en ruine, tout était sens dessus dessous, impossible d'y vivre. On aurait dit qu'un tsunami avait frappé l'appartement, des armoires de deux mètres de haut étaient en morceaux. C'était une vision d'apocalypse devant les fenêtres, toutes les maisons autour étaient en feu, à tous les étages, il ne restait rien de vivant. Environ 12 bombes ont été larguées sur nous cette nuit et ce matin, bien que nos soldats ne soient plus ici depuis hier, du moins c'est ce que nous pensions. Les bombes visaient les maisons et détruisaient les gens.

Cette nuit-là, plus de 20 personnes, dont l'immeuble avait brûlé, sont venues dans notre cave. Certains ont décidé de partir à pied avec leurs enfants vers la rive gauche, où la Russie avait déjà pris le pouvoir. On ne s'est pas encore décidé...



“J’ai dessiné un ange gardien et les derniers jours où nous nous sommes assis et avons prié, j’ai déjà dit au revoir à la vie...”

Cette journée avait vraiment dépassé toutes les précédentes. La situation empirait de jour en jour, la dépression était en train de tous nous gagner on avait l'impression qu'on allait tous mourir dans cette cave. Vers 16h30, mon père et un autre homme sont allés à l'entrée pour faire de la reconnaissance. Ils ont vu deux soldats ukrainiens devant notre maison, ils ont couru vers eux pour leur demander si nous pouvions nous échapper, parce qu'ils bombardaient ce bloc où nous nous trouvions et que notre maison était la seule qui avait survécu ; peut-être que l'ange que j'avais dessiné sur le mur de notre cave nous aidait aussi.

Les militaires avaient des brassards bleus, ils ont juste montré le sous-sol à mon père et n'ont même pas commencé à lui parler. Littéralement deux secondes plus tard, quelque chose a encore atterri dans la cour. Et nous, nous espérions que nos soldats ukrainiens s'étaient déjà retirés plus près de l'usine et que maintenant c'est la Russie ici, de sorte qu'au moins dans notre bloc où nous sommes maintenant, ils ne lanceront pas de bombes aériennes Parce qu'on est habitués aux canons et aux balles, ça nous laisse une chance de survivre dans le sous-sol ; mais les bombes larguées par des avions sont si énormes qu'elles laissent des cratères dans le sol de 2 mètres de profondeur, et les portes en fer sont pliées comme du papier par l'onde de choc. Les chances de survivre à de telles bombes sont très faibles. Mais les cinq militaires, que nous avons observés tous ces jours près de nos maisons, semblaient invincibles : ils sortaient de quelque part, d'un char ou d'un APC, c'était difficile de les identifier, puis se cachaient à nouveau quelque part.

Et puis littéralement cinq minutes plus tard, ils ont à nouveau largué des bombes. Nous avons réalisé qu'on avait très peu de chance de survivre à la nuit et que nous devions sortir d'ici, car la nuit serait aussi catastrophique que la précédente, et qu'on allait tous crever, coincés dans la cave. Nous avons emporté ce qu'il y avait dans le sous-sol parce que dans l'appartement tout était sens dessus dessous et qu'on ne pouvait rien retrouver, et en plus on ne pouvait rien emmener et puis les tirs étaient si costauds que c'est comme si la maison sautait. Nous avons pris nos papiers, les téléphones et les chargeurs, la boîte à chat, le sac avec les cahiers et la nourriture, et Kokos dans le porte-chat. Il a fallu laisser les grand-mères là, et c'est ce qui est le plus dur à assumer. Nous leur avons laissé de la nourriture et de l'eau. Il y avait aussi des gens qui ne voulaient aller nulle part et ne voulaient pas prendre de risques.





On était environ 20 personnes, tous les nôtres de la cave et quelques-uns qui étaient venus pendant la nuit de la maison voisine qui a brûlé. C'était effrayant. Quand tu sors dans la rue, tu en perds la voix. Absolument toutes les maisons alentour, des immeubles de cinq étages, des immeubles de neuf étages, tout était noir, de la fumée et du feu dans chaque fenêtre, on pouvait entendre les dalles de béton s'effondrer et les planchers voler, tout s'écroulait devant nos yeux, tout autour en fumée, et on courait comme ça, à travers les ruines, il ne restait pratiquement rien de la ville. Comment est-on arrivés, ça relève du miracle.

Au départ, on courait sans savoir où, au moins quelque part où ils tiraient moins. Nous voulions aller à Leningradsky, ils disaient que la Russie était déjà là et nous pensions qu'au moins là, il n'y aurait pas ces avions qui larguaient ces bombes terribles. Nous marchions au milieu des maisons, tournant en rond dans différentes directions. On avait l'impression que c'était sans fin. Et pendant tout ce temps, ils tiraient et bombardaient de tous les côtés. Des cadavres gisaient partout, des corps de civils, près des maisons, certains étaient recouverts de morceaux de béton tombés des maisons, d'autres gisaient simplement là.



Nous avons atteint Pashkovskaya, nous avons rencontré un homme là-bas, aussi comme le destin, comme notre ange gardien, c'est Dieu qui nous l'a envoyé. Il était prêt à nous montrer le chemin vers un endroit sûr, où il y a une évacuation dans la République du Donetsk. On a appris qu'à Lyapino ça fait vraiment juste 10 jours que les Russes sont là. Nous avons marché jusqu'à Leningradsky Prospect, en passant par l'allée des marronniers, puis devant l'école, je ne me souviens plus du numéro, elle était totalement détruite, toutes les maisons étaient en ruines, puis nous avons atteint la deuxième allée, qui est l'endroit où se trouve l'internat, puis l'arrêt du 24T, et un virage vers Lyapino, et c'était exactement le trajet que faisait mon Kirill pour rentrer chez lui. Les bâtiments de neuf étages étaient tous complètement brûlés, et de nombreuses maisons brûlaient également au loin.

Nous sommes arrivés sur le parking, nous avons vu un drapeau russe sur une maison de neuf étages, nous sommes descendus et là, nous avons été tranquillement accueillis par des soldats russes. Ils nous ont expliqué où aller, nous sommes descendus, nous sommes allés à Lyapino, jusqu'au magasin central. Nous avons marché 10 km, si ce n'est plus, jusqu'à un point de contrôle à Sopino avec Lyapino, environ 4 km. Pendant que nous marchions, certains soldats nous ont offert beaucoup de chocolats Kinder, Snickers et Milky Way, et d'autres soldats nous ont donné leur nourriture sèche, semblable à celle que nous avons en Union soviétique. Puis ils ont proposé aux anciens de les emmener en véhicule au poste de police, nous y sommes allés à pied.

Quand nous y sommes arrivés, il était déjà environ 20 heures, ils ont vérifié nos passeports, en 15 minutes un bus est arrivé et nous a amenés à Novoazovsk. Ici, nous

avons été placés dans une école et nourris de raviolis réchauffés, notre Rollton (nouilles instantanées - NDLR) est bien meilleur. Cependant, nous avons dû attendre de l'eau bouillante pendant environ 40 minutes. Pour être honnête, nous n'avons pas voulu manger pendant un long moment, nous étions complètement sous le choc de ce que nous venions d'endurer. Nous n'avons pratiquement rien mangé ni bu au cours des derniers jours, mais on n'y pense même pas quand on est si effrayé et stressé. Tu ne veux pas de tout ça. Tu veux juste survivre et ne pas avoir une bombe qui te tombe dessus. Nous sommes encore sous le choc d'avoir survécu, nous avons fait un voyage dangereux, et il est difficile de comprendre comment nous avons pu survivre.

Tous mes os me font mal, mon corps me fait mal, je pense que j'ai des bleus sur les os de mes hanches parce que nous avons dormi sur le sol du sous-sol, mes jambes me font mal parce que nous avons beaucoup marché aujourd'hui, au total nous avons fait environ 15 km. Nous ne nous sommes pas lavés depuis un mois, mes mains et mon visage sont si noirs que même après trois fois, ils sont toujours sales. Nous n'avons rien. Nous sommes des sans-abris. Tout ce que nous avons, c'est ce que nous portons sur nous. Nous nous retrouvons sans rien et devons commencer une nouvelle vie. Nous ne savons pas comment ça se passe pour nos grands-mères à Mariupol, personne ne les aidera, ni pour ma troisième grand-mère qui est restée sur le quartier Pentagone, ni pour les autres femmes âgées sur le boulevard Komsomolsky. J'espère qu'elles survivront avec l'aide de Dieu. Je n'ai pas de mots, je ne sais pas comment nous allons vivre notre vie, mais j'espère que les choses vont s'améliorer et que Kirill et moi serons ensemble et construirons notre famille. Une famille ouverte, aimante et forte.

Le 22 mars

Nous sommes toujours à Novoazovsk. Personne ne sait rien, ils ne nous disent rien. Hier, ils ont dit qu'il y aurait un bus pour Taganrog, nous sommes restés assis toute la journée jusqu'à 21 heures dans le hall avec nos affaires, il n'y avait pas de bus. Aujourd'hui, nous avons échangé des hryvnias contre des roubles dans un bureau de change. Je regrette vraiment de ne pas avoir échangé mes économies ici, j'espérais pouvoir les échanger en Russie. Le matin, ils ont dit que personne ne serait emmené en Russie, mais seulement à Donetsk, qui est aussi la RPD. Il y a aussi des combats et des bombardements là-bas. Nous avons tout de suite compris qu'il ne fallait pas y aller : ils pouvaient parfaitement nous laisser là-bas et ne pas nous laisser entrer en Russie. Au début de la guerre, la RPD a évacué en Russie plus de 200 000 habitants. Et maintenant, ils nous envoient nous, nous les réfugiés ukrainiens, à Donetsk pour les remplacer, dans un endroit où il y a aussi des combats. C'est pourquoi environ 350 réfugiés y ont été emmenés aujourd'hui, car chaque jour, ils sont de plus en plus nombreux à arriver de Mariupol, et d'après ce que j'ai compris, la Russie ne brûle pas d'envie d'emmener tout le monde en Russie ; ce qu'ils veulent c'est envoyer dans le Donetsk le plus grand nombre possible de personnes parmi celles qui sont plus démunies, sans parents en Russie et sans argent, et de les laisser en RPD. Bien sûr, c'est un trou qui ressemble à l'ex-URSS : pas de technologie, le couvre-feu, tout est vieux, leurs terminaux ne fonctionnent plus depuis huit ans, c'est comme dans les années 90. Nous avons découvert que le salaire des cuisiniers et des techniciens est d'environ 10 000 roubles, soit environ 3 000 UAH,

notre salaire minimum en Ukraine est deux fois plus élevé. Et les prix des produits sont presque les mêmes, peut-être 5-10 hryvnias moins chers, par exemple, le même pain, mais la viande est deux fois plus chère.

En bref, l'un de notre groupe a fait la connaissance de la directrice adjointe de l'école, une femme très gentille, qui a promis de nous aider à aller en Russie. Elle a dit qu'il devrait y avoir un bus pour Rostov, là où se trouvait notre famille, le fils de ma grand-mère. Cette femme nous a mis sur une liste, toute la bande des 11 du sous-sol. Nous avons attendu trois heures et on nous a dit qu'il n'y aurait pas de bus aujourd'hui. Ça fait déjà 3 jours que sommes ici. La directrice a dit à tout le monde qu'on était parents et pour la troisième fois que nous avons été déplacés dans une autre classe, nous étions fatigués de faire des allers-retours avec nos affaires. C'est comme si on nous faisait mariner exprès et que rien n'était résolu. La femme était comme notre guide : elle nous a amené des couvertures et des oreillers, nous a apporté un tapis de sport de chez elle pour que nous puissions dormir correctement, nous a acheté avec son propre argent des chaussettes, car on n'en avait pas changé depuis un mois. Dormir ici était un cauchemar. Bien sûr c'était plus calme et sans bombardements, mais ici nous avons dormi pendant deux nuits sur nos vestes, sans oreillers et sans rien pour nous couvrir. La première nuit, j'ai dormi en gros sur trois chaises en bois dur, et c'était presque impossible de dormir, mes jambes me faisaient très mal après un si long trajet, il était impossible de se reposer, j'ai eu peut-être deux heures de sommeil, et le reste du temps je marchais et m'asseyais. La deuxième nuit, j'ai dormi environ une heure de plus. Tous mes os me font terriblement mal, j'ai du mal à marcher, surtout mes articulations, des bleus et des craquements durs sur tout le corps. L'essentiel, bien sûr, est que nous soyons en vie, et que nous survivions d'une manière ou d'une autre. Ma mère a dit qu'elle ne voulait pas rester en Russie, parce que ce n'est pas un pays ici, mais une espèce d'Union Soviétique qui recommence à cause de la guerre et des sanctions et on prévoyait d'aller dans un autre pays. Rien n'était clair, on ne pouvait absolument pas savoir où on allait finalement aller, et si même on allait réussir à quitter la république du Donetsk et entrer en Russie. Je pleurais de désespoir et d'incertitude, car plus que tout, je veux être en sécurité, construire ma famille avec Kirill et je ne serai pas heureuse sans lui. Aujourd'hui, je me suis déjà calmée, ma tête est plus ou moins en ordre, et je comprends que nous allons tout résoudre, il y a toujours un choix, et d'une manière ou d'une autre tout va s'arranger, l'essentiel est d'y croire sincèrement. Et je suis confiante que nous serons tous ensemble, quoi qu'il arrive.

Les histoires ne cessent jamais. L., un garçon de 28 ans, le fils de notre voisine de l'immeuble, (il est resté avec nous tout le temps, il nous a aidés à sortir de Mariupol) a vu deux femmes crier et chercher un homme dans tout le couloir : quelqu'un a appelé l'école et a dit qu'elle était minée. Fausse alerte. Une autre femme courait dans toutes les salles à la recherche de son sac, là dans la salle du théâtre où les gens apportent des choses qu'on peut prendre : beaucoup de gens sont arrivés comme nous sans rien. Nous nous sommes au moins trouvés quelques affaires, on a pu changer de vêtements. Nous nous sommes lavés la tête dans l'évier sous l'eau froide, nous avons reçu des shampoings, des brosses, nous nous sommes brossés les dents, également après un mois. Pour faire court, il n'y a pas de places dans les salles de classe, certaines personnes ont apporté des affaires de seconde main et s'y sont installées. Et nous avons deux petits vieux dans notre chambre. Des gens un peu faibles d'esprit. L'un des vieux, le grand-père Igor, est allé voir ce qu'il y avait : il a vu une couverture dans un sac de voyage. Il n'a pas été troublé par le fait qu'il y avait d'autres choses, il a dit qu'il voulait ce sac, il l'a pris, avec une couverture et s'est installé comme ça dans la classe. La femme avait déjà mis les militaires sur les dents et courait dans notre chambre, alors que le vieux était dans la chambre voisine. On a bien rigolé. Le deuxième vieux était aussi un

personnage : lorsque nous fuyions les bombardements, il était loin derrière et il s'est perdu, nous pensions déjà que nous ne le reverrions jamais. Lorsque nous sommes arrivés à Novoazovsk et que le grand-père était déjà là, les militaires l'ont personnellement conduit dans une voiture depuis Lapino, lui ont donné un matelas, un oreiller, l'ont nourri, l'ont couché comme un roi. Bref, toute cette situation nous a également fait rire. Nous avons essayé de ne pas perdre courage malgré la situation dans laquelle nous nous trouvions.

Le 28 mars

C'était compliqué et j'avais pas l'esprit à écrire ni à raconter. Il s'est passé trop de choses.

Une semaine plus tard, nous sommes enfin en Russie. Maintenant tout est en ordre. Le matin du quatrième jour, nous avons été amenés de Novoazovsk à Starobeshevo pour être enregistrés. Bien sûr, nous avons été choqués par la situation sur place. Ils nous ont emmenés dans une Maison des jeunes dans le village, et c'était le bazar. Des personnes ont également été amenées d'autres localités pour cette filtration et ce contrôle. Plus de 1 000 personnes étaient rassemblées là. Insalubrité totale. Les gens dormaient où ils pouvaient sur le sol, sur la scène, dans le hall, sur des chaises dans le hall. Chacun attend son tour pendant au moins trois jours. Nous nous sommes installés dans la fosse d'orchestre devant la scène, peu de gens voulaient y descendre. Nous avons dormi sur nos vêtements sales.

A mon arrivée, j'ai rencontré mon cousin, son ami et sa famille, ils vivaient dans leur maison rue des volontaires à Mariupol. Les Russes ont fait irruption dans leur maison lorsqu'ils sortaient de la cave pour quelques minutes en haut et les ont forcés sous la menace d'une arme à sortir et à partir avec eux. Effrayés, ils n'ont même rien emporté du tout, même le strict nécessaire. Eux aussi n'ont plus rien. Mais je suis heureuse qu'ils soient en vie. Un obus a touché leur maison.

Mon appartement a probablement brûlé aussi.

Les personnes qui étaient avec nous depuis la cave se sont bien démenées et sont parties le deuxième ou le troisième jour. Ils ont dit qu'ils n'étaient pas arrivés le 23, mais le 22, et ils sont partis. Il y avait huit listes, parfois plus, de 30 personnes, et ainsi de suite chaque jour. Nous sommes arrivés le 23, et nous avons été mis sur la liste en premier, parce que nous aussi on s'est beaucoup démenés. Ma mère a parlé à la femme qui était sur la scène et formait les listes, elle a expliqué notre situation et celle-ci a promis de nous mettre sur la première liste. Et c'est ce qui s'est passé. La nuit du 25, nous avons été emmenés au poste de police pour être enregistrés. Il y avait une cantine dans le club protestant, et parfois on nous donnait du thé, mais la plupart des aliments n'étaient destinés qu'aux enfants, et les rafraîchissements étaient en quantité insignifiante. On nous a emmenés à la cantine de l'école, où l'on nous a nourris juste pour qu'on ne meure pas de faim. Le dernier jour, on nous a donné de l'aide humanitaire, des aliments pour bébés et des yaourts de toutes sortes, qui étaient périmés. C'était juste un cauchemar. Et j'ai été vraiment malade à partir de 16 heures à cause de ces produits périmés.

J'avais 40 de fièvre, mon corps me faisait mal partout, j'avais des nausées terribles, j'avais très mal. Et avec toute cette agonie, j'ai dû passer par l'enregistrement. Au début, nous avons rempli des questionnaires, il y avait des questions sur les forces armées ukrainiennes, si j'avais des connaissances et ainsi de suite, puis ils ont pris des photos, photocopié tous les documents, pris toutes les empreintes digitales. Et à ce moment-là, quand ils ont pris mes empreintes digitales, j'ai eu des vertiges, les yeux sombres et des nausées, et j'ai couru vers la sortie et j'ai vomi tout ce qu'on nous avait donné à manger. C'est juste une horreur, ce qui s'est passé ces jours-ci, et en fait tout ce mois-ci. Tout ce que j'ai enduré chaque jour.

Après l'enregistrement, on nous a donné des petits papiers tamponnés, qui n'étaient même pas nécessaires à la frontière. Le matin du 26, à 8 heures, ils ont dit qu'il y aurait un bus, mais là encore, personne ne savait où aller. Nous étions assis le matin dans la rue près du centre de loisirs avec toutes nos affaires. Nous ne pouvions obtenir internet que près de l'épicerie de l'autre côté de la rue. Et nous avons fait des allers-retours toute la journée. Les toilettes du centre culturel étaient fermées, les gens allaient dehors dans des toilettes en bois merdiques où ça sentait la fumée. C'était totalement insalubre, il n'y avait même pas d'endroit pour se laver les mains. Etant donné qu'on ne s'était pas lavés depuis un mois, et qu'il y avait plein de monde, beaucoup de gens se sont plaints aussi de ces conditions déplorables, vomissant aussi. Papa et son frère étaient également à l'agonie le jour suivant. À 16 heures, nous sommes enfin montés dans le bus pour la frontière via Uspenovka. Avant cela, il y avait trois bus, les gens se pressaient toujours comme des fous, sans file d'attente. Bien que plus tôt, à la Maison de la culture, on ait annoncé sur la scène qu'il y aurait un bus, ils ont appelé les noms de la liste de ceux qui avaient déjà passé le filtrage, et ils sont partis. Mais en fait ils amènent ici deux fois plus de personnes qu'ils n'en évacuent. D'après ce que j'ai compris, personne ne s'attendait à un tel afflux de réfugiés en provenance de Mariupol et les quelques personnes qui organisent tout cela ne peuvent tout simplement pas faire face à un tel afflux de personnes. Les gens doivent donc vivre dans de telles conditions et attendre leur tour pendant trois à quatre jours.

Nous avons eu du mal à monter dans le quatrième bus à 16 heures. J'en avais assez de tout cela, je voulais aller dans un endroit où je pourrais me déplacer librement, où je pourrais prendre un bain et dormir sur un lit. J'en avais vraiment complètement marre et j'étais écœurée. Nous sommes arrivés à la frontière et c'était reparti. Nous avons été enregistrés rapidement, et nos affaires aussi. J'étais inquiète pour le chat, je craignais qu'il ne soit pas autorisé à entrer sans passeport. Mais à la fin, ils n'en ont même pas parlé, comme si la caisse de transport du chat n'était qu'un sac avec quelques affaires. Plus loin, nous avons attendu dans la salle après le contrôle de nos hommes. Nous sommes restés là assis sur nos sacs, heureusement plus ou moins au chaud, il y avait une fontaine d'eau et des toilettes. Nous avons attendu six heures. Ils contrôlaient à peu près sept personnes toutes les 40 minutes. Et tout cela est interminable.

Puis, à 23 heures, on a rejoint à pied le camp de tentes situé juste derrière ce poste de contrôle, le bureau des douanes. Le vent soufflait fort, j'étais très en colère et fatiguée, mes yeux étaient mouillés tellement j'étais fatigué. Au moins, ils nous ont donné du thé et des biscuits là-bas. Ils ont pris les noms et nous ont mis dans le bus vers midi. Il faisait terriblement froid, il pleuvait, il y avait un vent terrible, et je n'avais même plus de veste. J'ai trouvé un mince coupe-vent lorsque nous sommes allés à Novoazovsky et qu'on nous a donné des vêtements dans le cadre de l'aide humanitaire. J'ai pleuré dans le bus parce que j'étais terriblement fatiguée de toute cette situation. Nous sommes restés assis là pendant huit heures, jusqu'à ce que nous reprenions la route de la frontière à 8h30 du matin. On nous a amenés à Taganrog à neuf heures et quelques. Je me suis dit qu'on attendait le matin pour que tout le monde charge les bus et qu'on parte

en convoi. On nous a amenés à la gare, il y avait un train pour Togliatti. L'administrateur de la gare nous a dit que ceux qui n'avaient pas d'endroit où aller seront emmenés gratuitement, le train était équipé de nourriture pour tous. Là-bas, à Togliatti, tout le monde recevrait un logement, ferait établir ses documents, serait payé et trouverait un emploi. Nous avons décidé de ne pas y aller, mais de nous rendre par nos propres moyens à Rostov, chez les parents de notre grand-mère, ses fils, au moins pour quelques jours, pour nous nettoyer, dormir un peu, reprendre des forces.

Nous avons tous reçu des cartes de téléphone portable russes de Megafon. Pour une semaine, internet gratuit, et des minutes.

Le pauvre Kokos est resté dans sa boîte à chat pendant deux jours, je lui ai donné des restes de nourriture, et à la gare de Taganrog, le matin, il s'est mis à miauler très fort, j'ai compris qu'il voulait aller aux toilettes. Ma mère et moi avons trouvé une animalerie près de la gare, nous lui avons acheté une litière et je l'ai sorti de sa boîte, je l'ai mis dans le bac et il y est allé immédiatement comme un chat obéissant. Et puis il a commencé à faire des crottes dans toute la gare ! Depuis la cave, je l'ai tout le temps en laisse comme un chien, il est bête, il peut courir quelque part et se perdre. C'est vrai que chaque jour, il voit avec ses yeux un nouveau territoire. C'est ainsi que je l'ai gardé plus ou moins en sécurité. C'était difficile, il n'aimait pas toujours être en laisse ou dans la boîte à chat, mais nous devons survivre d'une manière ou d'une autre. Et nous l'avons fait.

Il nous a fallu une heure et demie pour aller de Taganrog à Rostov en train électrique. De là, nous avons pris un bus de Rostov à Millerovo en 4 heures. Dans les bus, Kokos se comportait calmement la plupart du temps, à l'extérieur il était énervé, je pense à cause du froid, mais lorsque nous étions en voyage quelque part, il dormait calmement dans son porte-bébé. À Millerovo, vers 20-21 heures, le fils de ma grand-mère est venu nous chercher en voiture et nous avons roulé encore 4 heures jusqu'au village de Veshenskaya. Nous sommes restés dans la maison de l'autre fils de ma grand-mère, qu'il venait de construire récemment. C'est comme la maison de la marraine de ma mère à Kharkov, avec des bois tout autour. Il y a beaucoup d'espace dans la maison, chacun a son propre lit, des sols chauffés, de l'eau chaude et une baignoire. J'ai marché dans la maison pendant environ une heure, avec ma casquette, et je n'arrivais pas à croire que tout était fini et que j'étais enfin dans des conditions normales. Mes pieds ont mis du temps à s'habituer à la chaleur, au sol chaud, aux coups de poignard du fait qu'ils étaient glacés... Nous avons l'habitude de vivre dans le froid pendant la guerre. C'était la première fois que je me baignais depuis un mois et que je dormais sur un lit. Une personne qui n'a pas vécu tout ce que nous avons vécu ne pourra jamais comprendre cela. Parce qu'il est difficile de croire à tout cela, il est difficile de croire qu'au XXI^e siècle, cela peut arriver.

Le 29 mars

Aujourd'hui est également une journée riche en événements. Je me suis déjà lavé normalement, je dors paisiblement depuis deux jours et je n'arrive toujours pas à m'habituer à la civilisation. Parfois, j'allume une torche au lieu d'une lumière. J'ai mangé un sandwich sec, qui pouvait être réchauffé au micro-ondes, mais j'avais oublié son

existence. J'étais habitué à ne pas manger beaucoup, il n'y avait jamais assez pour tout le monde.

Maman et papa ne veulent pas rester en Russie, pas seulement pour des raisons politiques. Ils ont peur que papa soit bientôt mobilisé. Lorsque nous nous sommes enregistrés au département de police de Starobeshevo, nous avons été inscrits dans la base de données avec nos empreintes digitales et nos photographies. Dans la base de données, ils ont immédiatement inscrit comme lieu de résidence Mariupol, RPD et non pas Ukraine. C'est-à-dire qu'ils sont déjà certains et considèrent que Mariupol n'est pas l'Ukraine. Par conséquent, Poutine pourrait bientôt publier un décret stipulant que les résidents de la RPD en âge de conscription doivent partir à la guerre. Dans ce contexte, ma mère a commencé à persuader Kirill et moi de partir tous ensemble à l'étranger, loin d'ici. Je me fiche de savoir où, mais à la lumière des événements d'aujourd'hui, pas ici. Max et Kolya (les fils de ma grand-mère) me disent que leur entreprise de meubles ralentit, tous les travailleurs ont été renvoyés chez eux. A Moscou, mon ami, un de mes anciens clients, me dit qu'il y a des problèmes avec certains produits dans les magasins, qu'il y a une pénurie de sucre, que les prix de nombreuses marchandises ont augmenté. A Saint-Pétersbourg, le mari de la sœur de ma tante, qui travaille sur le chantier, gagnait plus de 100 000 roubles, mais il en gagne maintenant 30-40 000 ; beaucoup de gens sont licenciés et il n'y a pas de travail pour ceux qui veulent en trouver un. En Russie, les temps sont encore pires.

Je n'ai pas écrit tout cela avant parce que dans ce pays, vous ne pouvez même pas parler librement et dire ce que vous pensez. J'ai donc attendu de passer la frontière pour pouvoir parler de tout dans l'ordre.

Les choses vont encore empirer dans ce pays, alors je pense que c'est une chance unique d'aller quelque part et de recommencer à vivre. Peu importe à quel point ce sera difficile, l'essentiel est que je sois avec Kirill, et ensemble nous ferons face à toutes les difficultés. La chose la plus importante pour moi maintenant est qu'on nous laisse passer la frontière. Bien sûr je suis sûr que tout ira bien, mais il y a toujours des risques et des craintes.

Igor, qui était avec nous dans la cave, a pris contact avec maman aujourd'hui : ils sont déjà en Géorgie et ils prévoient d'aller en Allemagne, comme nous. J'espère que tout va réussir et que nous sortirons de ce pays où l'on se sent comme un esclave et un homme sans rien. Bien que nous n'ayons déjà rien, mais c'est mieux d'être dans n'importe quel autre pays, mais pas ici.

Je suis contente que nous partions d'ici. J'espère que tout ira bien. Celui qui ne prend pas de risques n'arrive à rien. Alors pourquoi ne pas saisir cette chance unique. L'essentiel est de croire que tout va bien se passer.

Le 2 avril

Hier, nous sommes arrivés à Petersbourg. Maintenant, nous devons traverser la frontière sans histoires. Nous avons été accueillis par Tata Taya à la gare. Nous avons pris le métro. Cette ville n'est en fait pas différente de la nôtre. Elle est cinq fois plus

grande que Kiev, mais en termes de construction et d'infrastructure, c'est comme d'habitude. on ne peut pas emmener d'animaux de compagnie dans le train. J'étais inquiète à ce sujet, alors j'ai caché la boîte à chat avec Kokos dans le sac. Finalement, la conductrice a bien réagi, elle n'a rien dit. Elle même adore les chats et nous a même donné deux paquets de nourriture pour lui. Kokos a ensuite piqué une colère le matin, a voulu courir, j'ai dû le tenir en laisse pendant tout le trajet.

Le 4 avril

J'ai passé la journée chez notre tante, j'ai dormi dans des conditions plus ou moins confortables. Le deuxième soir, nous nous sommes rendus à la gare pour prendre le train de Saint-Pétersbourg à Ivangorod. Le trajet a duré de 18h40 à 23h environ. Le passage de la frontière entre Narva et l'Estonie a pris beaucoup de temps, comme d'habitude. Mais à Ivangorod, les autorités gouvernementales sont venues nous chercher dans leur voiture. À la frontière russe, ils ont effectué un contrôle supplémentaire sur les hommes. Ils vérifient que le corps nu n'est pas tatoué, posent des questions sur l'armée ukrainienne, sur les raisons pour lesquelles on ne voulait pas rester en Russie, etc. Mais nous avons eu la chance, car maintenant, ils ne laissent pas leurs citoyens sortir de Russie donc il n'y avait que des Ukrainiens qui avaient été évacués de Mariupol.

On s'est inscrits pour un bus qui allait de Russie en Estonie, à Tallinn. Et ils nous ont emmenés là-bas gratuitement. Des ennuis à la frontière de 11 heures à 4 heures du matin, puis à 6 heures du matin, nous étions déjà à Tallinn. La nuit a été dure, sans sommeil ni nourriture. Nous nous sommes installés à la gare sur des canapés, là dans un coin près des toilettes, loin de l'entrée principale. Il y avait des prises de courant, je faisais des pâtes avec de l'eau bouillie au robinet. Nous avions l'habitude de nous faufiler dans les toilettes avec des personnes : il y avait une barrière et une borne, mais vous pouviez vous faufiler avec la personne qui avait payé et y entrer. Les toilettes étaient super propres, même le couvercle des toilettes était tout blanc, on ne voit pas ça en Ukraine. Nous avons marché jusqu'à l'aéroport pour connaître les prix des billets pour la Pologne. Devant nous, au guichet, un homme a pris deux billets pour Varsovie pour 330,01 €. On lui a demandé le prix : les billets en Pologne coûtent 390 € par personne, sans compter les bagages. Nous étions sous le choc et nous sommes retournés sur nos pas, nous avons échangé les roubles et les hryvnias restants dans le bureau de change, le taux de change était de 1 pour 40. Nous avons décidé qu'il serait préférable d'échanger de l'argent en Estonie plutôt qu'en Pologne. A peine le temps d'acheter des billets pour un bus de Tallinn à Varsovie, 60 € par personne. Et nous avons tous eu des sièges dans différentes parties du bus. Mais, Dieu merci, nous ne sommes allés que jusqu'en Lettonie. A Riga, nous avons été transférés dans un autre bus. Il était à deux étages, avec des toilettes, chacun avait une tablette intégrée avec de la musique, des films, des jeux, des livres audios au dos de son siège, et il y avait une prise électrique sous chaque siège. Je ne m'attendais pas à de telles conditions. Mais je n'aime pas les longs trajets en bus de toute façon.

C'était un trajet de 17 heures. De 13 heures à 6 heures le lendemain matin. Je m'inquiétais encore pour mon chat, un si grand voyage à nouveau. Il est allé aux toilettes à la gare de Tallinn, a mangé, a couru et s'est promené. Mais un autre problème était que

la femme qui vendait les billets, pas sympa du tout, disait qu'il fallait acheter des sièges séparés pour un animal, au même prix que pour une personne. Ma mère et moi lui avons dit d'aller se faire voir et n'avons pas payé pour ça. Nous avons dû conclure un accord avec le chauffeur, lui expliquer la situation et il nous a permis de faire entrer le chat sans payer. Puis elle nous a rappelés pour nous demander ce qui s'était passé à Mariupol, qui tirait, qui se battait, etc. Avec l'autre chauffeur, pas moyen de négocier, alors j'ai juste caché la boîte à chat dans un sac et suis monté tranquillement dans le bus pendant que ma mère me donnait les billets et les documents. Kokos était calme et s'est bien comporté tout le temps. Mais vers le matin, il a commencé à crier, il voulait manger, faire ses besoins. Dès 5 heures du matin, il miaulait, il a même un peu abimé la boîte à chat.

A 6 heures du matin, nous étions arrivés en Pologne. À la gare de Varsovie, nous avons été bien accueillis. Nous sommes entrés dans le stand des réfugiés ukrainiens, j'ai préparé une litière pour mon chat. C'est déjà une situation normale dans toutes les gares, les gares routières et aux frontières. Comment transporter les animaux autrement ? Surtout un chat intelligent et actif comme le mien, qui a besoin de se déplacer beaucoup et habitué à faire ses besoins dans une litière. Des bénévoles nous ont amenés au centre près de la gare, il y a des tables et les gens peuvent manger. Comme tout le monde commençait à venir, un volontaire est venu et m'a demandé si mon chat avait besoin de quelque chose. Un garçon m'a apporté une nouvelle boîte à chat, plus grande, je voulais en acheter une comme ça depuis longtemps, mais c'était cher. Une autre fille a apporté un gros paquet de croquettes, de la litière, et un nouveau collier pour lui avec une laisse supplémentaire sous ses pattes avant, des trucs cool. Un autre homme est passé et lui a donné un sac de nourriture en gelée. Et un autre lui a aussi donné deux paquets de nourriture. Tout le monde aime les animaux. J'ai marché avec Kokos pendant deux heures dans tout le centre commercial, dehors, dans la cantine des réfugiés. Il est resté immobile dans la boîte à chat pendant si longtemps et a mangé tant de choses qu'il est devenu très surexcité et n'a voulu retourner dans la boîte qu'au dernier moment.

Un bus gratuit nous a emmenés hors de la ville jusqu'à un grand centre de réfugiés, pour nous enregistrer ici et aussi pour trouver un logement et un travail, et pendant que cette recherche se poursuit, des gens vivent ici. Les conditions ici sont bien meilleures pour les réfugiés que celles dans lesquelles nous avons été reçus en Russie. Au début, ils ne voulaient pas nous accepter ici, parce que nous n'avions pas traversé la frontière ukraïno-polonaise, mais étions passés par la frontière russe et estonienne, mais ensuite nous avons parlé à l'administration et tout s'est arrangé. Ici, chacun a son propre lit de camp, il y a des couvertures, des oreillers, des produits d'hygiène personnelle, des pantoufles, de la nourriture à la cantine, une douche et des toilettes normales et civilisées. Ici, d'après ce que j'ai compris, nous postulons séparément avec Kiril en tant que famille, et les parents avec les petits séparément. Là, des parrains de différents pays examineront nos demandes et nous offriront un logement gratuit pendant six mois ainsi qu'un emploi, et si tout se passe bien pendant cette période, ils pourront nous laisser vivre dans ce pays pendant trois ans. Si je comprends bien, la demande est pour l'Angleterre, et mes parents peuvent partir plus vite que moi et Kirill. Lui il doit également s'enregistrer avec ses empreintes digitales et faire un passeport ici à l'ambassade d'Ukraine en Pologne. Je ne sais pas combien de temps tout cela va prendre.

Il y a deux nouvelles, une mauvaise et une bonne. La maison, où nous nous sommes cachés jusqu'au 20 mars et où nous avons laissé nos grands-mères, a brûlé. Je viens d'apprendre que mon arrière-grand-mère Nina, que nous avons laissée à la cave, est morte, et je ne sais pas encore pour l'autre. Mais les Tchétchènes ont évacué tous ceux qui se trouvaient au sous-sol ; ils n'ont pas dit exactement à quelle date, mais ils ont mentionné qu'ils pouvaient sortir même la plus frêle des grands-mères, qui pouvait à peine marcher. Et au sujet de l'arrière-grand-mère de Nina, l'homme qui se trouvait

dans notre sous-sol au moment de notre fuite a réussi à survivre et a prévenu par téléphone ses fils (Kolya et Max) qui vivaient avec nous dans la région de Rostov. Elle est morte le 24 mars : elle est sortie de la cave, elle s'est assise entre le sous-sol et le rez-de-chaussée près de la porte d'entrée, à cause d'une bombe aérienne, elle a été tuée par des éclats d'obus, mais pas sur le coup C'était effrayant de réaliser qu'elle était partie. Ce qu'elle a enduré pendant ces quatre jours où nous étions partis, et je n'ai même pas pu lui dire au revoir quand nous nous sommes enfuis. Et maintenant elle est partie. Je me suis rendu compte, bien sûr, qu'il était peu probable qu'ils survivent, mais il y avait de l'espoir. Ce ne sont que des mots, qui étaient très convaincants au téléphone. Je ne sais pas, je pense qu'on le saura avec certitude quand ils sortiront tout le monde et les enterreront après la fin de la guerre.

La deuxième nouvelle, grand-mère Zina est vivante, la fille de grand-mère Nina. Comment ils en sont sortis, je ne connais pas encore les détails, pas sans mon grand-père. Je suis heureux qu'ils soient en vie et qu'ils ne fassent pas partie de ceux qui ne nous ont pas encore contactés.

Je ne sais pas ce qui sera habituel, mais aujourd'hui j'ai enfin eu un repas décent et une bonne nuit de sommeil, merci de ne pas être par terre même si c'est plus confortable que le bus. Tout s'enchaîne aussi bien que possible, même dans ma tête.

Il n'y a pas assez de mots pour décrire ce que moi et beaucoup d'autres habitants de Mariupol vivons en ce moment, en particulier ceux qui se sont enfuis sans rien. Ceux qui sont partis avant le début des bombardements sérieux dans leurs voitures et ont réussi à sauver au moins quelques objets de valeur, ils ont eu encore eu de la chance. Et peu de gens comprennent ce qui se passe à Mariupol, quelle est la situation là-bas, et comment c'était horrible, ce que nous avons vécu. Personne ne comprendra s'il ne l'a pas vécu. Merci pour le soutien à tous ceux qui m'écrivent personnellement, je l'apprécie vraiment. La guerre a montré qui est qui, et ce n'est pas tout, je vais essayer d'écrire autant d'informations que je reçois. Maintenant que je peux écrire tout ce que je pense, ce que les Russes ne peuvent pas faire et se cacher dans leurs maisons intactes, ne sachant même pas comment nous avons souffert et continuons à souffrir. 😊

Le 8 avril

Nous avons passé trois jours dans le centre d'accueil pour réfugiés en Pologne. Il y a de quoi comparer les conditions de vie et l'attitude des gens. Au moins, nous n'avons pas dormi sur le sol, comme en Russie. La nourriture était bien meilleure et plus variée, Dieu merci, ils ne donnaient pas de nourriture pour bébé périmée. Le premier jour, nous sommes simplement détendus et habitués à notre nouvel environnement, le deuxième jour, nous avons appris comment cela fonctionnait. Il y a un très grand espace en dehors de la ville. Une immense pièce de la taille d'un centre commercial, où nous étions. Nous avons des bracelets jaunes et le nom de la salle, un des blocs, le D4. Il y a beaucoup de gros blocs comme ça. Et chacune abrite un grand nombre de réfugiés d'Ukraine, chacun avec des bracelets différents, chacun avec tout ce dont vous avez besoin pour être là.

Il y a un grand bâtiment médical séparé, E6. Je devais y aller aussi. J'ai emmené mon Kokos au D7, où se trouve le département vétérinaire. Les animaux sont pucés, vaccinés et tous les documents sont préparés sur place afin qu'ils puissent partir sans problème vers un autre pays. Kokos a été vacciné avec une énorme aiguille, il a sifflé et sifflé. L'un des médecins le tenait avec ses mains, tandis que l'autre lui faisait l'injection, et j'ai pensé à soutenir mon chat aussi. J'avais oublié le fait qu'il réagit de manière très agressive à une injection. Il m'a mordu si fort au doigt, en trois endroits, presque jusqu'au bout. Il a même touché un ongle et, à ce moment-là, j'ai eu la tête qui tournait, mes yeux se sont embués, j'ai eu un accès de fièvre. Je devais encore remplir les papiers avec ma main droite, où mon doigt était déjà engourdi et saignait. Bien sûr, on m'a donné un coton-tige avec de l'alcool, mais cela n'a rien fait pour m'aider à supporter ma blessure, car même mes mains tremblaient, et à ce moment-là, je tenais encore Kokos par la laisse de l'autre main.

Au fait, j'ai oublié de préciser un point très important. En Russie, nous avons fait un passeport pour le chat. Nous avons payé pour cela, pour la vaccination et le passeport lui-même, 2 500 roubles, mais il n'était même pas nécessaire, nulle part. Ils ne l'ont pas demandé du tout, sauf quand mon chat a reçu une puce en Pologne et m'a mordu, ils ont mis un autocollant et une date sur le passeport. Le document que j'ai rempli pour lui n'a pas été demandé non plus lorsque nous avons quitté la Pologne pour un autre pays.

Le deuxième jour de notre séjour, nous sommes allés au D11, où ils répartissent les gens dans différents pays de l'UE. Au départ, ils ne voulaient nous prendre nulle part, car nous avons contourné tout le système. Ils n'acceptent les ukrainiens qu'avec un tampon dans notre passeport qui indique un passage frontalier entre l'Ukraine et la Pologne. Or nous, nous avons traversé la Russie et l'Estonie, et les douaniers russes n'ont pas mis de tampon dans notre passeport pour indiquer que nous étions passés par là. Mais nous avons quand même commencé à remplir le formulaire pour l'Allemagne, et on nous a dit encore qu'il n'y avait pas de passage de frontière entre l'Ukraine et la Pologne, mais où voulez-vous aller de toutes façons ? Nous nous sommes énervés à ce moment-là et nous voulions déjà chercher un emploi et un endroit où vivre en Pologne.

Le lendemain matin, ma mère et Kirill sont retournés au D11 pour se renseigner, car ils avaient dit qu'ils parleraient de notre cas à l'administration. Nous sommes des résidents de Mariupol, nous devrions être traités d'une manière spéciale et notre variante (par la Russie et l'Estonie) doit être acceptée. Ce n'est pas notre choix si on nous a évacués non vers l'Ukraine mais vers la RPD. L'armée ukrainienne ne nous a pas laissés sortir de la rive gauche, malgré tous nos efforts. Nous avons été les premiers à atteindre la Pologne de cette façon, après avoir été évacués de Mariupol par la RPD. Je pense donc que beaucoup de gens trouveront mon histoire utile et intéressante.

Enfin, troisième jour dans le camp de réfugiés, Kirill, Maman et Papa se dirigeaient vers ce D11, et juste à ce moment-là on annonce qu'il reste juste 6 places pour la France. Ils courent jusqu'à la cabine de l'administration, et là deux Français s'approchent. Maman commence immédiatement à expliquer notre situation et ils acceptent de nous prendre avec le chat sans même demander de documents ! Moi je crois que maman a de la chance. Quand je suis avec elle, on a de la chance partout. Tout s'est passé très vite et de façon inattendue. J'étais assise à l'endroit où nous dormions à ce moment-là, deux femmes se sont approchées de moi, l'une était interprète et l'autre parlait dans une langue étrangère, que je ne comprenais pas, mais certainement pas en anglais. Ils m'ont appelée dans la salle des enfants pour aider à jouer avec les enfants. J'ai accepté, mais je n'avais pas vraiment envie d'y participer, c'était embarrassant. Je me suis assise à la petite table des enfants et j'ai regardé les feutres, les capuchons n'étaient pas assortis aux couleurs. Puis la femme est revenue, ne parlant pas russe, nous avons communiqué par l'intermédiaire d'un interprète. Elle m'a demandé de l'aider à faire un Monopoly avec

différents symboles sur un grand papier vert. J'ai dû le diviser en 60 cellules (carrés) et découper différents symboles dans du papier de couleur : cœurs, signes de ponctuation, chiffres. Cette femme était fascinée par mes talents de dessinatrice et ma capacité à dessiner et à tracer des lignes droites sans règle, et m'a demandé si j'avais déjà appris à le faire. C'était une nouvelle expérience si étrange. Mais nous n'avons pas discuté longtemps, Kirill m'a appelée et m'a annoncé que nous partions dans 10 minutes. C'était rapide et incompréhensible. Toute cette agitation, personne qui ne sait rien m'expliquer, tout le monde est pressé, mais on m'a dit que nous allions en France. Imaginez ma surprise alors que nous n'avions jamais envisagé ce pays.

Nous avons roulé 30 heures en bus à travers l'Allemagne et la Belgique jusqu'à l'extrême ouest de la France, l'océan Atlantique est proche d'ici. Les Français sont si sympathiques et si gentils, nous avons eu une malle entière de leurs produits dans le bus. Arrêt toutes les 3 heures pour une toilette et un repas. Ils ont une très bonne nourriture et des sucreries, beaucoup plus délicieuses et naturelles que les nôtres. Les produits russes en général sont 10 fois pires que les produits ukrainiens, c'est de la merde. J'ai pris Kokos en laisse pour une promenade au milieu du voyage, et il a marché tout le temps et je ne m'y attendais même pas.

Je pensais que ce serait difficile de rester en bus pendant si longtemps, mais avec la nourriture et les arrêts fréquents, le temps passe très vite. Ils ont des McDonald's à tous les arrêts, même si c'est juste un endroit sur l'autoroute loin de la ville. J'ai déjà fait l'éloge des toilettes, elles sont propres et agréables à parcourir dans tous les pays. Nous avons quitté la Pologne à 2 heures de l'après-midi et sommes arrivés en France vers 8 heures le lendemain.

Nous avons été reçus très gentiment. Nous étions dans la petite ville de Rennes, mais nous vivons dans un village à l'extérieur de la ville, à 30 km. Tout le monde était souriant et se tenait là avec des étiquettes de nos noms de famille. Ici, chaque famille qui peut aider accueille une famille de réfugiés d'Ukraine. Nous avons été accueillis par une famille de personnes âgées. Anna et Stefan, ils ont quatre enfants adultes qui ont leur propre famille et vivent séparément. Ils nous ont amenés chez eux dans deux voitures.

Même si ce n'est pas ma maison ou mon pays, je me sens beaucoup plus à l'aise ici qu'en Russie, où la langue et la mentalité sont pourtant plus proches. Cependant, je peux dire que les Russes sont différents des Ukrainiens. Je n'aime pas du tout leur pays, où les gens ont peur d'exprimer leur opinion et avalent tout ce qui leur déplaît sans pouvoir rien faire. Ici, en France, les gens sont complètement différents. Très sympathiques. Ils ont un mode de vie sain, ils ne boivent pas, ils ne fument pas. Dans leur vieillesse, au lieu de rester à la maison, ils mènent une vie active, partent en vacances, leurs enfants étudient dans différents pays. Il n'y a pratiquement pas de personnes en surpoids, et de nombreuses personnes âgées paraissent beaucoup plus jeunes qu'en Ukraine. L'architecture ici est ancienne, même les maisons dans lesquelles nous vivons ressemblent à des châteaux des siècles passés. Il y a une belle atmosphère et c'est très beau. Les rues sont toutes calmes et paisibles, il n'y a pas d'animaux errants, tout est bien entretenu, les routes sont parfaites, il n'y a pas de déchets, tout est propre. C'est un petit village, mais très agréable. Il pleut beaucoup ici.

5 mois plus tard – Août 2022



Maria et Kyrill à Paris lors d'un weekend pour les 20 ans de Kyrill, offert par le réseau d'accueil de Breteil

Tout ce qui nous est arrivé nous semble encore irréel.

Je n'ai jamais pensé que je pourrais un jour me retrouver en France et rencontrer des gens aussi merveilleux. Les premières semaines de la vie ici nous semblaient très étranges : nous pensions qu'une partie de nous-mêmes était morte et restait là-bas, à Mariupol, dans ce sous-sol. A chaque nouveau jour que nous vivons, nous nous habituons lentement à tout ce qui nous entoure. Comme pour toute ma famille, il est très difficile pour moi de réaliser que notre vie ne sera plus la même. Je ne reverrais jamais beaucoup de mes connaissances et amis. Je ne pourrai plus me promener dans mon parc Natal près de chez moi et aller au centre pour voir un concert dédié à notre ville. Tout cela est triste à réaliser et il est très difficile de se surpasser et de recommencer, de tout laisser dans le passé et de faire un pas en avant. Je veux croire qu'on est en France et qu'on doit être plus heureux parce qu'on est très forts, qu'on a toujours cherché une vie meilleure. Bien sûr, rien ne peut remplacer tout ce que nous avons. Je

pense qu'on va y arriver et qu'après cinq mois en France, notre nouvelle vie commence à prendre des nouvelles couleurs. Nous oublions lentement toutes les mauvaises choses que nous avons vécues, même si c'est impossible à oublier. Mais il est plus facile pour nous de nous souvenir de tout ce qui s'est passé. Je m'habitue au nouvel environnement et ce qui nous rend plus forts, c'est notre équipe et notre famille. Ensemble, nous ne nous sentons pas seuls dans ce grand monde, en particulier dans un nouveau pays.

Mes parents sont très heureux d'avoir trouvé un emploi et de pouvoir se sentir à nouveau autonomes comme avant. Ils travaillent dans une usine de croissants et de pain et c'est la meilleure chose qui puisse être pour eux, maintenant, sans connaissance de la langue. Il faut toujours commencer par quelque chose. Nous devons tous recommencer notre vie. Comme si chacun de nous était au sommet d'un grand escalier menant au succès. Et maintenant, nous sommes de nouveau en bas pour l'escalader progressivement et atteindre nos objectifs. Je rêve qu'à la fin, chacun de nous puisse travailler dans son domaine d'activité et être heureux de venir chaque jour à son travail. J'espère que nous réussirons.

Mes jeunes frères aiment ça ici en France. Ils se sentent déjà bien et ne sont pas tristes. Ils disent qu'il y a de bons enfants et de la bonne nourriture à l'école. Et ils ont aussi beaucoup de temps pour se reconstruire et apprendre le français.

Les parents de Kyrill sont en sécurité. Son frère a 18 ans et il a quitté Marioupol avec sa mère pour aller à l'Université à la faculté d'économie et de droit. J'espère que nous nous adapterons bientôt en France et qu'ils pourront venir chez nous. Toute sa famille nous manque.

Kyrill, récemment, est allé travailler avec mes parents pour Bridor. Les deux premières semaines, ma mère a fait un stage sur sa ligne, où les produits sont emballés dans des boîtes. Cyril aime son premier travail en France, mais il n'a que 20 ans et, naturellement, il aimerait réaliser quelque chose de plus. J'ai choisi mon futur mari parce qu'il est très intelligent et déterminé. Dans quelques années, il envisage d'entrer à l'Université en France. Il a toujours voulu être dans les affaires et l'économie. Je pense qu'il a l'âme d'être le directeur d'une entreprise. Et je crois qu'un jour, il y arrivera.

À mon tour, je rêve d'apprendre rapidement une langue et d'obtenir un document sur le fait que j'ai le droit de travailler comme maître de manucure en France. Je pense que ça prendra environ six mois. Après ça, je pourrai trouver un emploi à Rennes dans un salon de beauté. Je ne sais pas combien d'années cela prendra pour que je puisse ouvrir mon entreprise dans le domaine de la manucure, que j'avais l'intention d'ouvrir à Marioupol. Mais je ne me précipite nulle part et je crois que tous les objectifs sont réalisables, l'essentiel est de ne pas abandonner et de tout faire pour réussir.

Je pense que notre vie va changer un peu avec l'arrivée de l'automne. Nous deviendrons plus autonomes. Il y a un mois, on a trouvé une maison dans laquelle on va vivre. Nous étions très heureux de cela et maintenant, tous les week-ends, nous nous rendons dans cette maison pour y faire des réparations. Avec chaque arrivée là-bas, il devient plus agréable pour nous, parce que nous passons beaucoup de temps à réparer, en investissant dans cette maison une partie de son âme et il s'anime lentement, devient natif. Après tout, la chose la plus importante pour nous est de trouver une nouvelle maison et de se sentir bien et confortable en elle. Parce que nous avons perdu nos maisons et maintenant nous devons trouver la force de faire de cette maison un endroit où nous voulons toujours revenir.

Je me souviens constamment du moment où, au hasard, dans un camp de réfugiés en Pologne, nous avons entendu l'annonce de la France et qu'il restait les six dernières places pour le bus. Je ne sais pas, c'est probablement le destin, mais nous sommes heureux que les français aient accepté de nous prendre. Nous serons toujours reconnaissants à tous ceux qui nous ont entourés de soins et de chaleur à une époque où nous étions perdus et ne savions pas ce qui allait se passer et comment nous vivons maintenant. Mais maintenant, nous faisons face et trouvons une nouvelle ligne de vie. Toutes les difficultés que nous avons vécues nous ont rendus plus forts et plus intelligents. J'espère que la deuxième vie sera meilleure que la précédente, on ne peut jamais perdre espoir et toujours croire au meilleur.

Maria Revina